

Les langues au Canada : recensement de 1996, Louise Marmen
et Jean-Pierre Corbeil, Ottawa, Patrimoine Canada et
Statistique Canada, 1999, 92 + [19] pages

Calvin Veltman

Volume 29, numéro 1, 2001

Pratiques du récit oral

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039436ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039436ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Veltman, C. (2001). Compte rendu de [*Les langues au Canada : recensement de 1996*, Louise Marmen et Jean-Pierre Corbeil, Ottawa, Patrimoine Canada et Statistique Canada, 1999, 92 + [19] pages]. *Revue québécoise de linguistique*, 29(1), 211–216. <https://doi.org/10.7202/039436ar>

LES LANGUES AU CANADA : RECENSEMENT DE 1996

Louise Marmen et Jean-Pierre Corbeil, Ottawa, Patrimoine Canada
et Statistique Canada, 1999, 92 + [19] pages

Calvin Veltman
Université du Québec à Montréal

Ce petit ouvrage vise à diffuser les données démolinguistiques issues du recensement de 1996 auprès du grand public. Il présente la particularité d'offrir une interprétation cohérente des résultats du recensement suivant le cadre d'analyse développé par Réjean Lachapelle, directeur de la démographie à Statistique Canada (Lachapelle et Henripin 1980). L'ouvrage de 92 pages (plus des annexes) est publié dans les deux langues; la version française est disposée tête-bêche avec la version anglaise.

Structure du livre

Après une brève introduction, un chapitre descriptif est réservé à l'examen de la situation de la langue anglaise, un deuxième au français et un troisième aux langues tierces («non officielles»). Le quatrième chapitre, également descriptif, examine la connaissance des langues officielles. Dans le dernier chapitre, les auteurs tentent dans un premier temps de faire la synthèse des données présentées dans les chapitres précédents; dans la deuxième partie du chapitre, on examine les grands thèmes de la démolinguistique : natalité, migration internationale, migration interprovinciale, transmission de la langue maternelle, exogamie, mobilité linguistique (transferts), etc. Après un chapitre de conclusion trop bref, on retrouve en annexe un glossaire, quelques commentaires sur la qualité des données et plusieurs tableaux.

Contenu des chapitres descriptifs

Pour les trois chapitres portant sur le français, l'anglais et les langues tierces («non officielles»), les auteurs organisent les données selon quatre thèmes: la langue maternelle, la langue parlée le plus souvent à la maison, le niveau de connaissance de cette langue ainsi qu'un nouvel indicateur, «la première langue officielle parlée». Les données touchant l'évolution de la langue maternelle sont présentées pour le Canada tout entier, puis pour le Québec et le reste du pays (1951-1996). Pour les trois autres variables, un graphique présente des données similaires (Canada, Québec et le reste du pays) couvrant la période 1971-1996, puis des tableaux présentent des données ventilées par province pour la période 1991-1996. Malheureusement, les auteurs ne réussissent pas à expliquer comment ce quatrième indicateur est calculé, de sorte que nous n'avons aucune idée de la mathématique effectuée; par conséquent, nous ne sommes pas en mesure d'évaluer ni la signifiante ni la pertinence des données présentées concernant «la première langue officielle parlée».

Dans le chapitre portant sur les «langues non officielles», les auteurs présentent des données additionnelles très intéressantes : l'importance relative des langues tierces dans diverses régions métropolitaines du pays, la taille et l'évolution des dix groupes allophones les plus importants, la taille des groupes linguistiques autochtones, ainsi que la taille des trois groupes les plus importants dans chaque province. Nous pouvons ainsi apprécier les différences de composition des groupes tiers selon les régions métropolitaines et les provinces.

Le chapitre sur le bilinguisme anglais-français montre que ce type de bilinguisme est le plus élevé parmi les francophones, y compris au Québec et au Nouveau-Brunswick; cela dit, il y a une croissance assez lente du bilinguisme français-anglais de 1971 à 1996 dans le reste du Canada. Les auteurs, suivant l'évolution du bilinguisme français-anglais par groupe d'âge, concluent que l'implantation des programmes d'immersion en français explique cette croissance, étant donné que la population d'âge post-secondaire est largement unilingue anglaise. Pour apporter du poids à l'argument, des données (non censitaires) montrent la croissance importante des programmes d'immersion en français dans les diverses provinces. Le chapitre présente également des données pour chaque région métropolitaine.

La synthèse et l'interprétation des données

Si la discussion est relativement facile à suivre dans les quatre chapitres descriptifs, on ne peut en dire autant du chapitre, plutôt analytique, intitulé

«Facteurs influant sur l'évolution des groupes linguistiques». Ce chapitre est malheureusement divisé en deux parties très distinctes. Dans la première, les auteurs entament la synthèse des données, conçue en termes de «taux de variation moyenne annuel» de chaque groupe linguistique, un concept un peu trop spécialisé pour un livre à grande diffusion.

Dans la seconde partie du chapitre, les auteurs examinent tour à tour les facteurs influant sur l'évolution démologique du Canada et du Québec. Bien qu'ils ne présentent pas un résumé de conclusions en bonne et due forme, le lecteur en comprend assez facilement les grandes lignes. En fait, les données de 1996 continuent à confirmer à la fois les conclusions et les prévisions établies il y a vingt ans par Lachapelle et Henripin. Hors Québec, l'anglais domine complètement. Le français est en régression partout au Canada anglais, en termes relatifs depuis 1951, en termes absolus depuis 1991. La seule exception est au Nouveau-Brunswick, où le français se maintient assez bien.

Les langues «allophones» ont connu une forte croissance, surtout à l'extérieur du Québec. Cependant, comme l'anglicisation est entamée dès la génération immigrante, une bonne proportion des enfants de l'immigration ont l'anglais comme langue maternelle. Cette discussion de l'immigration et de l'assimilation linguistique éventuelle des enfants est fort à propos dans le contexte politique actuel.

La présentation d'autres données thématiques dans ce chapitre renforce la vision d'un Canada hors Québec de plus en plus anglophone.

Premièrement, les auteurs démontrent que le niveau de fécondité ne permet pas d'atteindre le seuil de remplacement des générations; encore, aucune différence n'étant observée entre les taux de fécondité francophone et anglophone, seule l'immigration internationale permettrait d'assurer une stabilité (voire une croissance) future; deuxièmement, en termes des rapports anglophones-francophones, le taux de mariage des francophones hors Québec avec des anglophones a augmenté de 22 % en 1971 à 36 % en 1996. L'emploi de l'anglais dans ces familles est quasi-universel, favorisant ainsi la majorité anglophone et défavorisant le groupe francophone. Troisièmement, les taux d'anglicisation des francophones ont partout augmenté dans le reste du Canada, diminuant de manière importante la capacité de survie des communautés francophones hors Québec; quatrièmement, l'immigration internationale s'installe davantage hors Québec, où l'anglais devient la langue d'usage au fil des générations. Cette problématique est importante, car 85 % de l'immigration s'établit au Canada anglais, augmentant à court, à moyen et à long terme le poids du groupe anglophone au Canada et réduisant progressivement la place du Québec dans l'ensemble canadien. Enfin, l'immigration interprovinciale est également

favorable au groupe anglophone dans le reste du Canada : de la moitié aux deux-tiers des émigrants québécois sont anglophones et s'ajoutent donc à la population anglophone au Canada anglais.

À l'intérieur des frontières québécoises, l'anglais est en régression en termes relatifs, passant de 14 % de l'ensemble de la population en 1951 à 9 % en 1996, notamment en raison de la migration hors Québec des anglophones pendant les décennies 1970 et 1980. Bien que le Québec perde toujours de sa population anglophone, la régression est beaucoup plus lente pendant les années 1990. Le français se maintient, voire même s'accroît quelque peu, bien que la proportion francophone de la population québécoise diminue en raison de la croissance de l'immigration internationale.

Cela dit, le français se comporte de plus en plus en langue majoritaire. Plusieurs exemples sont cités : 1° en 1971, dans les familles composées de deux parents allophones, cinq sur six parmi les enfants ayant une langue maternelle autre qu'allophone avaient l'anglais comme langue maternelle, alors qu'en 1996, le français était légèrement majoritaire; 2° la proportion d'anglophones faisant vie commune avec un conjoint francophone a augmenté de 15 % en 1971 à 29 % en 1996; de plus, le français est plus souvent la langue commune de la famille en 1996 (48 %) par rapport à 1971 (38 %), et cette langue domine comme langue maternelle transmise aux enfants; 3° le taux d'anglicisation de la population de langue maternelle française a diminué de 1,6 % en 1971 à 1,1 % en 1996, alors que le taux de francisation de la population de langue anglaise a augmenté de 7,2 % à 10,3 % pendant la même période; 4° la part du français des transferts linguistiques en provenance des groupes tiers a augmenté de 29 % en 1971 à 39 % en 1996; 5° l'émigration des Québécois francophones vers le reste du Canada est totalement compensée par l'immigration des francophones au Québec. Le Québec perd progressivement sa population anglophone par l'immigration interprovinciale tout en bénéficiant de l'apport des immigrants francophones du Canada anglais.

Commentaires

De prime abord, le livre aurait dû être structuré selon l'approche géographique traditionnelle plutôt qu'en fonction des langues en présence. Il s'agit sans doute d'un choix qui s'inscrit dans la tendance privilégiée par l'appareil fédéral lors de l'examen des dimensions linguistiques du fédéralisme canadien, ce qui est compréhensible. Cependant, cette approche rend difficile la synthèse des données touchant les différences régionales et/ou provinciales, autant pour les auteurs que pour les lecteurs.

Deuxièmement, pour un ouvrage destiné au grand public, plusieurs des tableaux présentés sont trop complexes. Les trois tableaux numérotés 5.1 sont particulièrement difficiles, le tableau 5.12 aussi. À force de vouloir présenter un maximum de données dans un minimum de tableaux, les auteurs rendent fort difficile la tâche du lecteur non initié. Les auteurs semblent avoir oublié que la lecture des tableaux vise notamment à enrichir et à clarifier la discussion.

Étant donné le caractère restreint de l'ouvrage, plusieurs sujets n'ont pas reçu le traitement détaillé qu'auraient souhaité les spécialistes, entre autres l'étude des rapports anglophones-francophones dans les zones dites de contact des régions ontariennes limitrophes du Québec, ou encore en Estrie. Pour ceux qui connaissent déjà les travaux de Lachapelle, ce n'est pas un oubli trop inconvenant.

Cela dit, on peut reprocher aux auteurs de ne pas découper certains tableaux selon le groupe d'âge. Par exemple, tout traitement de la mobilité linguistique requiert un découpage adéquat par groupe d'âge chez les natifs d'un pays, et par période d'immigration et par âge à l'établissement chez les immigrants. Si la part qu'obtient le français des transferts linguistiques en provenance du groupe allophone a globalement augmenté de 29 % à 39 % entre 1971 et 1996 au Québec, il est évident que les transferts d'après 1976 sont très différents de nature comparativement à ceux réalisés parmi les immigrants et leur progéniture arrivés avant cette date, ce que les données de différents recensements canadiens confirment. L'absence d'un découpage adéquat des données est d'autant plus regrettable dans le contexte politique québécois, étant donné que certains xénophobes utilisent toujours des chiffres bruts pour montrer que les immigrants dédaignent toujours le français. Afin d'éviter toute équivoque à propos de l'évolution actuellement en cours, les auteurs auraient dû présenter des données plus détaillées concernant les transferts linguistiques, tant pour les immigrants que pour les natifs du pays.

Enfin, les auteurs font de temps en temps un effort particulier pour respecter la culture politique du gouvernement fédéral, favorable d'une part au fait français hors Québec, d'autre part au bilinguisme français-anglais en général. Par exemple, les auteurs se réjouissent que les parents de langue française au Canada anglais transmettent un peu mieux maintenant qu'en 1971 le français aux enfants comme langue maternelle. Or, ils avaient déjà fait remarquer que le nombre de couples composés de deux francophones régresse très rapidement en raison du nombre grandissant de mariages hétérolinguistiques et de l'anglicisation fort importante de la population francophone hors Québec! Le lecteur est obligé de conclure que le français se transmet un peu mieux parmi une population en forte décroissance! C'est loin d'être réjouissant.

De la même façon, les auteurs semblent ignorer les nombreuses études qui montrent que le français se perd rapidement dès que les enfants terminent leurs études. Cela suggérerait que la croissance du bilinguisme français-anglais observée au Canada anglais n'est peut-être qu'éphémère et sans signification, et non une tendance lourde produite par l'implantation des programmes d'immersion en français.

Cela dit, la discussion est généralement équilibrée et suffisamment nuancée pour éviter les interprétations les plus périlleuses. En fait, la discussion est souvent timide là où les données auraient dû amener les auteurs à adopter des conclusions plus fermes. À leur décharge, comme les grandes conclusions ne risquent pas de déplaire aux mandarins de la fonction publique canadienne, l'approche plutôt timide a ses mérites.

En résumé, ce petit ouvrage fait une contribution intéressante à la compréhension des phénomènes linguistiques, et ceci à un prix très abordable. Pour les non-initiés de la démolinguistique, la discussion est généralement accessible et bien ancrée dans les données présentées à l'intérieur du texte.

Références

LACHAPPELLE, Réjean et HENRIPIN, Jacques 1980 *La situation démolinguistique au Canada : évolution passée et prospective*, Montréal, Institut de recherches politiques.